

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Fables Choisies, Mises En Vers**

**La Fontaine, Jean de**

**Paris, 1759**

Fable I. Les Deux Rats , Le Renard Et L'Oeuf.  
Discours a Madame De La Sabliere.

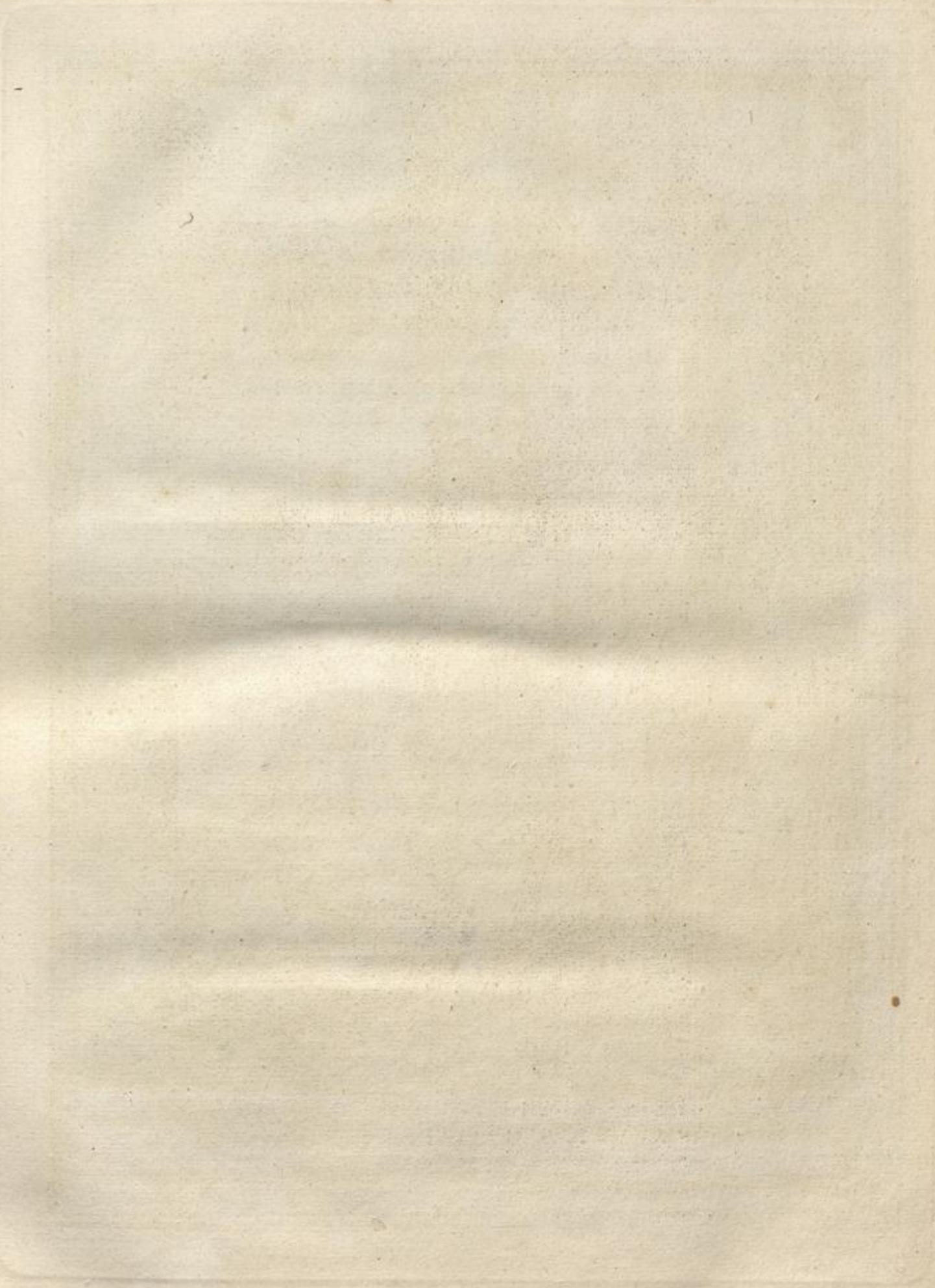
**urn:nbn:de:gbv:45:1-1703**



LA PERDRIX Fable CLXXXIX.  
Discours à M<sup>rs</sup> de la Sablière. 1<sup>re</sup> Planche.

J.B. Dury inv.

Laur. Caré sculp.





LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF Fable CLXXXIX.

*Discours à M. de la Sablière. 2<sup>e</sup> Plaque.*

*J.B. Oudry inv.*

*Laur. Cars sculpt.*

I

# FABLES CHOISIES.

## LIVRE DIXIEME.

---

---

### FABLE I.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

*DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.*

Iris, je vous louerois, il n'est que trop aisé :  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.  
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur ;  
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.  
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,  
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris : vous ne la goûtez point.  
D'autres propos chez vous récompensent ce point ;  
    Propos, agréables commerces,  
Où le hasard fournit cent matieres diverses :  
    Jusques-là qu'en votre entretien  
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.  
    Laiſsons le monde & sa croyance.  
    La bagatelle, la science,  
Les chimeres, le rien, tout est bon : je soutiens  
    Qu'il faut de tout aux entretiens :  
    C'est un parterre, où Flore épand ses biens :  
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,  
    Et fait du miel de toute chose.  
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais

*Tome IV.*

A



Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits  
 De certaine philosophie  
 Subtile, engageante & hardie.  
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non  
 Oüi parler? Ils disent donc  
 Que la bête est une machine;  
 Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts:  
 Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.  
 Telle est la montre qui chemine,  
 A pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.  
 Ouvrez-là, lisez dans son sein:  
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.  
 La premiere y meut la seconde,  
 Une troisieme fuit, elle sonne à la fin.  
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle:  
 L'objet la frappe en un endroit:  
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle:  
 Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.  
 L'impression se fait, mais comment se fait-elle?  
 Selon eux, par nécessité,  
 Sans passion, sans volonté.  
 L'animal se sent agité  
 De mouvemens que le vulgaire appelle  
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
 Ou quelqu'autre de ces états:  
 Mais ce n'est point cela; ne vous y trompez pas.  
 Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose.  
 Voici de la façon que Descartes l'expose,  
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
 Chez les payens, & qui tient le milieu  
 Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme  
 Le tient tel de nos gens, franche bête de fomme.  
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.  
 Sur tous les animaux, enfans du Créateur,

J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.  
Or vous sçavez, Iris, de certaine sçience,  
    Que quand la bête penseroit,  
    La bête ne réfléchiroit  
    Sur l'objet, ni sur sa pensée.  
Descartes va plus loin, & soutient nettement,  
    Qu'elle ne pense nullement.  
    Vous n'êtes point embarrassée  
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois  
    Le bruit des cors, celui des voix  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
    Qu'en vain elle a mis ses efforts  
    A confondre & brouiller la voie;  
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,  
En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,  
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.  
Que de raisonnemens pour conserver ses jours!  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
    Et le change, & cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!  
    On le déchire après sa mort;  
    Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

    Quand la perdrix

    Voit ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,  
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,  
Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,  
Attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;  
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit  
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la fuit.

    Non loin du nord il est un monde,

Où l'on sçait que les habitans  
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,  
 Dans une ignorance profonde:  
 Je parle des humains: car quant aux animaux,  
 Ils y construisent des travaux,  
 Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,  
 Et font communiquer l'un & l'autre rivage.  
 L'édifice résiste, & dure en son entier;  
 Après un lit de bois, est un lit de mortier:  
 Chaque castor agit: commune en est la tâche:  
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.  
 Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La république de Platon  
 Ne seroit rien que l'apprentie  
 De cette famille amphibie.

Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,  
 Passent les étangs sur des ponts,  
 Fruit de leur art, sçavant ouvrage;  
 Et nos pareils ont beau le voir,  
 Jusqu'à présent tout leur sçavoir  
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,  
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.  
 Mais voici beaucoup plus: écoutez ce récit,  
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant:  
 Je vais citer un prince aimé de la victoire:  
 Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman:  
 C'est le roi Polonois, jamais un roi ne ment.

Il dit donc que sur sa frontière  
 Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:  
 Le sang qui se transmet des peres aux enfans,  
 En renouvelle la matiere.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes,  
Non pas même au siècle où nous sommes,  
Corps de garde avancé, vedettes, espions,  
Embuscades, partis, & mille inventions  
D'une pernicieuse & maudite science,  
Fille du styx & mere des héros,  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens & l'expérience.  
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devoit  
Rendre Homere. Ah, s'il le rendoit,  
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure!  
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?  
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature  
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;  
Que la mémoire est corporelle;  
Et que, pour en venir aux exemples divers  
Que j'ai mis au jour dans ces vers,  
L'animal n'a besoin que d'elle.  
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher par le même chemin  
L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,  
Sans le secours de la pensée,  
Causer un même événement.  
Nous agissons tout autrement.  
La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine:  
Je sens en moi certain agent:  
Tout obéit dans ma machine  
A ce principe intelligent.  
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même;  
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.  
Mais comment le corps l'entend-il?



C'est-là le point : je vois l'outil  
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?  
 Eh ! qui guide les cieus, & leur course rapide ?  
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.  
 Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :  
 L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.  
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;  
 Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.

Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point.

Cependant la plante respire :

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un œuf.

Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :

Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit & d'alégresse,

Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,

Quand un quidam parut. C'étoit maître renard :

Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? le bien emballer,

Puis des pieds de devant ensemble le porter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit chose impossible autant que hazardeuse.

Nécessité, l'ingénieuse,

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

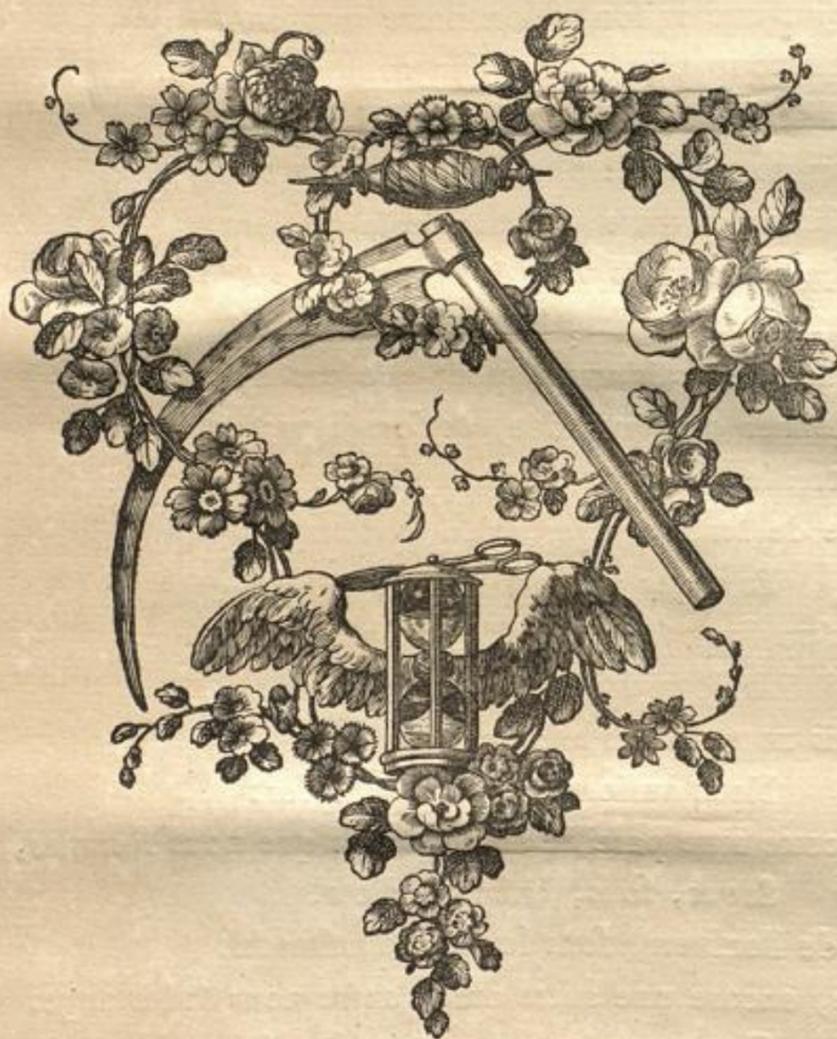
L'autre le traîna par la queue.  
Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,  
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,  
Je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfans.  
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?  
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connoître,  
Par un exemple tout égal,  
J'attribuerois à l'animal,

Non point une raison, selon notre maniere,  
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.  
Je subtiliserois un morceau de matiere,  
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,  
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,  
Je ne sçais quoi plus vif, & plus mobile encor  
Que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,  
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame  
Nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or  
Des entrailles du plomb? je rendrois mon ouvrage  
Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,  
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.  
A l'égard de nous autres hommes,  
Je ferois notre lot infiniment plus fort:  
Nous aurions un double trésor:  
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,  
Sages, fous, enfans, idiots,  
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux:  
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les anges  
Commune en un certain degré;  
Et ce trésor à part créé,  
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,  
Entreroit dans un point sans en être pressé,  
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé:

Choses réelles quoi qu'étranges.  
Tant que l'enfance durerait,  
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit  
Qu'une tendre & foible lumiere:  
L'organe étant plus fort, la raison perceroit  
Les ténèbres de la matiere,  
Qui toujours envelopperoit  
L'autre ame imparfaite & grossiere.



( Fable CLXXXIX.)